

veux ébouriffés, aux yeux hagards, marchant avec peine entre deux agents qui le soutenaient sous le bras.

—Approchez ! dit M. Bienassis qui contemplait attentivement le nouveau venu par-dessus ses lunettes d'or.

—L'homme assisté de ses deux acolytes, fit quelques pas dans la chambre.

—Vous vous nommez Jean-Louis Guérin ? demanda M. Bienassis.

Le malheureux regarda le commissaire d'un œil hébété et ne répondit pas.

—Vous étiez, depuis huit jours, au service de M. Bréhat-Lenoir ? Pas de réponse. Le commissaire poursuivit avec calme :

—Savez-vous de quel crime vous êtes accusé ? On vous soupçonne d'avoir empoisonné votre maître. Qu'avez-vous à répondre ?

Un tremblement convulsif s'empara du prévenu. Il ouvrit deux ou trois fois la bouche pour parler, mais la terreur l'étreignit à la gorge, et il ne fit entendre que des sons inintelligibles.

—Voyons, Guérin, reprit le commissaire en détachant un moment ses regards du visage du prévenu par les reporter sur les papiers placés devant lui, qu'il feignit de classer, nous ne sommes ni des juges ni des bourreaux, et nous ne voulons vous faire aucun mal : parlez sans crainte ; dites ce que vous voudrez, mais parlez. Il peut se faire que vous soyez innocent, bien que les charges qui pèsent sur vous soient graves et sérieuses. Je vous ferai remarquer que votre silence, votre trouble peuvent être mal interprétés et servir de preuves contre vous. Avouez-vous avoir acheté de l'arsenic avant-hier chez l'herboriste Legras ?

Le prévenu fit un violent effort pour se dégager des mains de ceux qui le serraient ; mais ce fut en vain. Il vit que ses tentatives seraient inutiles, que la fuite était impossible. Alors des larmes jaillirent de ses yeux, et d'une voix entrécoupée par les sanglots :

—Laissez-moi ! s'écria-t-il, laissez-moi !... Je suis innocent ! oh ! messieurs, je suis un honnête homme, je vous le jure ! J'arrive de mon pays, et vous pouvez le demander là-bas !... je suis un honnête homme !... J'ai une pauvre vieille mère... j'étais venu à Paris pour gagner un peu d'argent, car elle est infirme et ne peut pas travailler... Moi ! un assassin !... Oh ! mon Dieu !... mon Dieu !...

Il joignit ses mains chargées de menottes et fit un effort pour les lever vers le ciel... puis soudain les forces parurent l'abandonner. Il poussa un profond soupir ; si les agents ne l'avaient soutenu, il serait tombé, la face contre terre, sur le carreau de la mansarde.

—Portez-le sur ce lit, fit M. Bienassis en désignant le grabat placé dans un coin de la petite pièce.

Maximilien posa sa longue main amaigrie sur l'épaule du commissaire et lui dit avec un sourire plein d'amertume :

—Vous dites, monsieur, que cet homme est un assassin ?

M. Bienassis se retourna, un peu surpris, puis secouant la tête :

—Il y a contre lui des charges accablantes, fit-il d'une voix si basse que seuls nous pûmes l'entendre. Il n'a pourtant pas l'air d'un criminel. Je dois m'y connaître, monsieur, et je vous dis : De deux choses l'une : ou bien cet homme est parfaitement innocent, ou bien c'est un affreux scélérat et un grand comédien....

M. Bienassis fit encore un signe à l'un de ses agents afin de lui recommander d'avoir l'œil sur le prévenu dont l'évanouissement pouvait bien être stimulé. Se tournant ensuite vers le serrurier, qui, debout près de lui, attendait des ordres :

—Ouvrez-moi cette malle, dit-il, et dépêchons-nous.

Le serrurier brisa, à coup de marteau, le cadenas qui fermait la caisse noire. M. Bienassis s'approcha alors, sa bougie à la main, et souleva le couvercle.

Mais la malle était remplie d'habits grossiers et de linge de paysan ; mais les habits étaient soigneusement brossés ; le linge, d'une blancheur éblouissante, exhalait le parfum champêtre de la lavande. Tous ces pauvres objets étaient rangés avec un soin qui témoignait que la main d'une femme, d'une mère attentive et prévoyante, avait présidé à ces humbles apprêts.

Le malheureux Guérin était revenu de son évanouissement : on l'avait assis sur une chaise. Les yeux pleins de larmes, il suivait les mouvements des agents qui bouleversaient tout ce bel ordre, déplaçaient les hardes du pauvre garçon, les secouaient ; fouillaient les poches et palpaient les doublures.

—Tiens ! un nœud de ruban ! fit tout à coup l'un des agents en tirant d'un coin de la malle un bouquet fané entouré de faveurs roses.

Il le jeta en riant à un de ses camarades.

—Prends-le, Gustave, dit-il, tu le donneras à ta prétendue.

M. Bienassis lança un regard de colère à son agent. En entendant cette plaisanterie un peu cruelle, le prévenu s'était soulevé sur son siège et avait serré violemment l'une contre l'autre ses deux mains liées.

Maximilien Heller s'était levé, et lui aussi, il considérait cette scène d'un air sombre.

—Monsieur le commissaire, dit le prévenu d'un air suppliant, voulez-vous me laisser ce nœud de ruban ?

—Montrez-moi cela, dit M. Bienassis.

Il examina quelque temps le bouquet avec attention, le palpa, parut hésiter une seconde, puis enfin ordonna qu'on le remit au prévenu.

Cependant les agents continuaient leur perquisition sous l'œil attentif du commissaire ; mais ils avaient beau tourner et retourner les vêtements, enfoncer leurs doigts dans tous les coins de la caisse, ils ne paraissaient pas trouver ce qu'ils cherchaient.

—Laissez cette caisse, dit enfin M. Bienassis, lorsqu'il vit le résultat infructueux des recherches... Visitez un peu cette paillasse... c'est peut-être là que nous trouverons l'argent.

La paillasse fut retournée, enfoncée, mais on vain.

Le commissaire ne se découragea pourtant pas ; il fit inspecter par ses agents, avec un soin extrême, les carreaux qui pavèrent la chambre ; il fit briser le bois des chaises, qui aurait pu être creusé de façon à receler de l'or ; la table fut démontée, les murs sondés à coups de marteau ; on fouilla les cendres de la cheminée.

Enfin, après s'être livrés pendant près d'une heure à ce minutieux travail, les agents s'arrêtèrent, fatigués, et s'entre-regardèrent aussi penauds que des chasseurs qui ont battu la campagne toute la journée sans découvrir la moindre trace de gibier.

—C'est inconcevable ! c'est inouï en vérité ! murmurait M. Bienassis en tenant sa tête à deux mains. Qu'est-ce que cet argent a pu devenir ? Cet homme n'avait pas de connaissances à Paris, pas de complices, c'est évident... Le crime est commis hier, nous l'arrêtons il y a une heure, il est impossible de mettre la main sur la somme volée !

Le philosophe ne paraissait prêter aucune attention au monologue du commissaire de police ; son regard s'était fixé sur Guérin, dont il considérait avec intérêt la physionomie bouleversée.

Après quelques minutes de réflexion, M. Bienassis parut se décider à tenter un nouvel effort auprès du prévenu.

—Le résultat de nos recherches paraît vous être favorable, lui dit-il ; ne croyez pas cependant que la justice renonce à poursuivre ses investigations. Une somme considérable a été dérobée dans la nuit du meurtre ; il faut qu'elle se retrouve ; elle se retrouvera. Les plus graves soupçons pèsent sur vous, tout vous désigne comme l'assassin de M. Bréhat-Lenoir ; les preuves sont palpables, évidentes. Il ne vous reste qu'un moyen de vous sauver : la franchise. Avouez votre crime, révélez l'endroit où vous avez caché l'argent volé, dites le nom de vos complices : la justice vous tiendra compte de votre sincérité et vous pourrez échapper à la peine capitale qui vous menace.

Le prévenu murmura d'une voix brisée :

—Je suis innocent !

—Réfléchissez ; demain peut-être, il sera trop tard ; la justice aura découvert ce que vous lui cachez ; il ne vous restera plus d'aveux à faire.

—Je suis innocent !

—C'est bon ; dès ce moment, je ne vous adresse plus la parole : le juge d'instruction saura ce qu'il devra faire.

M. Bienassis se tourna alors vers Maximilien Heller.

—Je vous demande pardon, monsieur, dit-il, de vous avoir fait assister à cette scène... ; mais votre témoignage peut nous être très précieux, et je vous prie de me dire tout ce que vous savez sur le prévenu. Il a passé huit jours dans cette chambre voisine de la vôtre avant de trouver une place. N'avez-vous jamais aperçu quelque chose de suspect dans sa conduite ?

—Ah ! c'est pour cela que vous m'avez fait venir ?

—Sans doute ; on ne demeure pas quelque temps à côté d'un homme sans remarquer ses habitudes, ses fréquentations. A-t-il reçu quelqu'un pendant le court séjour qu'il a fait ici ?... N'avez-vous jamais entendu un bruit de voix ?... Sortait-il souvent pendant le jour ou dans la soirée ?

Le philosophe se leva sans répondre et s'approchant de Guérin, qu'il considéra quelque temps de son œil calme et profond.

—Vous deviez vous marier, n'est-ce pas ? lui dit-il, à votre retour au pays ?

—Oui, monsieur, répondit le prévenu en roulant de gros yeux effarés.

—Eh bien ! vous pouvez commander votre habit de nocce ; et vous, continua-t-il de sa voix brève en s'adressant aux agents de police qui le contemplaient bouche bée, veillez bien sur cet homme, car avant deux mois d'ici il sera libre !

Et se drapant dans sa longue houppelande brune Maximilien Heller sortit de la chambre avec l'air hautain de don Quichotte défilant les moulins à vent.

Je me tournai alors vers le commissaire, qui murmurait en rassemblant rapidement ses papiers.

—C'est étrange ! tout cela est véritablement bien étrange...

—Veuillez excuser mon ami, monsieur, dis-je peu un embarrassé ; il est souffrant et vous comprenez...

—Votre ami, monsieur, s'expliquera, je l'espère, devant le juge d'instruction, répliqua le commissaire de police d'un ton de léger